

Prix Louise Weiss en langue allemande

Was da ist	– page 2
[Ce qu’il y a là]	– page 5
Ein halbes Jahr	– page 6
[Six mois]	– page 8
Mitternachtswalzer	– page 10
[La valse de minuit]	– page 15

was da ist

fahrlichte streuen
puls in unsre
müden augen
an uns streicht
nacht wie farbe
und es scheint
es bleibt immer
etwas vom ganzen
es bleibt immer
ein etwas
auf der strecke
zwischen hier und dir
fassungslos
wie alles
an uns vorbei
rauscht
und wir immer
wieder weitergehen
und niemals
irgendwo sind

es ist fast so
als seist du allein
zaunschatten
auf deinem gesicht
leere stellen, unkraut
zwischen großbauten
unterbrochene sonne
und blicke
werden nicht klar
es gleitet zeitwind
an uns entlang

inmitten stehenbleiben

was bleibt von all dem?

stützfeiler aus beton
ein kassenzettel
in der tasche
wolken in den augenkammern
steine und ein kran im himmel

ce qu'il y a là

des phares diffusent
du pouls dans
nos yeux las
la nuit comme de la couleur
nous effleure
et il semble
qu'il reste toujours
un peu de tout ça
qu'il reste toujours
un quelque chose
sur la route
entre ici et toi
troublé
que tout
file devant nous
et nous continuons
toujours et encore à marcher
et jamais
ne sommes quelque part

c'est presque comme si
tu étais seul
ombre d'un grillage
sur ton visage
lieux vides, herbes folles
entre des immeubles
soleil interrompu
et les regards
ne s'éclairent pas
le vent du temps
glisse sur nous

en plein milieu, arrêt

que reste-t-il de tout ça ?

des piliers de béton
un ticket de caisse
dans la poche
nuages dans la chambre des yeux
des pierres et une grue dans le ciel

Traduit de l'allemand par Pascal Pierron
Sous la supervision de Régis Quatresous

Ein halbes Jahr - Ein neues Gefühl - Woanders, so nah

Sie steht auf einer der vielen schmalen Brücken und der Wind weht ihr das dunkelblonde Haar ins Gesicht. Die Sonne lacht. In diesem Moment fühlt sich alles richtig an. Richtig, dass sie ihre neue dunkelblaue Baskenmütze und dazu das Ringelshirt mit dem blauen Faltenrock trägt. Ein Hauch von rotem Lippenstift schimmert auf ihren Lippen. Es sieht auch alles richtig aus: Blau, weiß, rot. Richtig, richtig, vertraut und so nah. Gleich trifft sie ihre neue Freundin in dem kleinen süßen Café um die Ecke. Gemeinsam wollen sie sich über ihre Pläne für das nächste halbe Jahr austauschen. Ein ganzes halbes Jahr, das ihnen zu Beginn so lang vorkommt, als wäre es der Rest ihres Lebens.

Aber hier, hier war zuerst woanders. Hier war nicht zu Hause. Hier ist immer noch weit weg von ihrer Familie, von ihren Freunden. Hier, woanders, war das Leben erst ungewohnt und fremd. Hier hat sie sich gefühlt wie ein kleines Kind, was jeden Tag vielen neuen Dingen begegnet. Neuen unbekanntem Orten, neuen unbekanntem Straßen, neuen unbekanntem Situationen und besonders vielen neuen unbekanntem Menschen... Das Gefühl war neu und ungewohnt, manchmal sogar erdrückend und an Tagen, an denen sie alleine zu Hause geblieben ist, hat sie sich alleine und fremd gefühlt. Aber hier, mit diesem immer noch Neuen und Unbekanntem, bleibt sie für das nächste halbe Jahr. Hier, ist für sie ein klein wenig woanders. Ganz besonders die Unterschiede zu ihrem eigenen Land nimmt sie jetzt noch viel stärker wahr. Denn hier ist, wo niemand an der roten Ampel stehen bleibt. Hier ist, wo die Vorlesungen endlose zwei Stunden lang dauern. Hier ist, wo man unter Brot und Mülltrennung etwas anderes versteht als zu Hause. Hier, wo sie die Sprache nicht einwandfrei beherrscht und sie die Menschen, die ihr nahestehen, höchstens drei Wochen lang kennt.

Hier, woanders, träumt sie auch davon, nicht mehr aufzufallen, sich anzupassen. Sie träumt, dass dieses Woanders ganz nah wird. So nah, dass sie sich danach sehnt eine richtige Französin zu werden, die wunderbaren Rezepte dieses faszinierenden Landes zu kennen, die Klassiker der Literatur sowie seine beeindruckende Geschichte zu beherrschen.

So langsam verändert sich etwas. Hier ist fast nicht mehr woanders. Hier fängt sie an sich wohlfühlen. Sie wandert durch die Straßen, genießt ihr Leben, entdeckt und lebt, lebt ihr Leben in diesem Woanders. Sie reist durch das Land, um viele verschiedene Regionen zu entdecken: nach Paris, in die Bretagne, die Corrèze und die Dordogne. Sie reist niemals alleine, ist in Begleitung netter Menschen, die sie hier in ihrem neuen Leben kennen gelernt hat.

Ja plötzlich fühlt sich dieses Woanders deshalb sogar so nah an. So nah, als wäre sie schon immer hier, woanders, gewesen. So nah, als hätte ihr die liebenswürdige französische Nachbarin ihr schon immer sonntags selbstgebackene Pflaumentarte angeboten und sie um die Lösung ihrer Computerprobleme gebeten. So nah, als hätte sie schon immer auf dieser Brücke gestanden. So nah, als wäre es ihre eigene Sprache, die sie täglich hört und spricht. Sogar ihre Gedanken und ihre Träume sind jetzt zweisprachig. Ja! Es war die richtige Entscheidung. Trotz der vielen Tränen zu Beginn der großen Reise, trotz der vielen Bedenken.

Nein, sie bereut nichts und nach diesem halben Jahr ist dieses Woanders sogar so nah geworden, dass sie sich ein bisschen verliebt hat. Es ist ein Teil von ihr geworden. Aber jetzt ist es Zeit. Hier wird sie nicht den Rest ihres Lebens verbringen. Sie muss jetzt nur noch in den Zug nach Hause steigen. Mit dabei hat sie ihren kleinen roten Koffer: ein Koffer voll mit neuem Wissen, unglaublichen Erinnerungen und interkulturellen Erfahrungen.

Doch ist das zu Hause von vor einem halben Jahr wirklich noch zu Hause oder wird es zunächst ein neues Woanders sein?

Six mois – Un sentiment nouveau – Ailleurs, si proche

Elle se tient debout sur un de ces nombreux ponts étroits et le vent envoie voler ses cheveux blonds contre son visage. Le soleil brille. À ce moment-là, tout semble juste. Ça semble juste qu'elle porte son nouveau béret bleu foncé avec sa marinière et sa jupe plissée bleue. Une touche de rouge à lèvres illumine sa bouche. En fait, tout semble juste : bleu, blanc, rouge. Juste, juste, familier et si proche. Dans un instant, elle va retrouver sa nouvelle amie dans le petit joli café à l'angle. Ensemble, elles souhaitent échanger sur leurs projets pour les prochains six mois. Six longs mois qui ont l'air au début aussi interminables que si c'était le reste de leur vie.

Mais ici, ici ça a été d'abord ailleurs. Ici, ce n'était pas chez elle. Ici, c'est toujours très loin de sa famille, de ses amis. Ici, ailleurs, la vie a été d'abord inhabituelle et étrangère. Elle s'est sentie ici comme un petit enfant qui rencontre tous les jours beaucoup de choses nouvelles. De nouveaux lieux inconnus, de nouvelles rues inconnues, de nouvelles situations inconnues et surtout beaucoup de nouvelles personnes inconnues... cette impression était nouvelle et inhabituelle, parfois même oppressante, et les jours où elle est restée seule chez elle, elle s'est sentie seule et étrangère. Mais c'est ici qu'elle va rester pour les six prochains mois, avec tout ce qui est nouveau et inconnu. Ici, c'est pour elle un petit peu ailleurs. Elle se rend compte surtout des différences avec son propre pays. Car ici, personne ne s'arrête au feu rouge. Car ici, les cours durent deux interminables heures. Car ici, on entend autre chose qu'à la maison par « pain » et « tri des déchets ». Ici, où elle ne maîtrise pas parfaitement la langue et où elle connaît les personnes qui lui sont proches depuis trois semaines au maximum.

Ici, elle rêve de ne plus sortir de la masse, de s'adapter. Elle rêve que cet ailleurs devienne très proche. Si proche qu'elle souhaite devenir une vraie Française, connaître les merveilleuses recettes de ce pays fascinant, maîtriser les classiques de sa littérature et son histoire impressionnante.

Petit à petit quelque chose change. Ici, ce n'est presque plus ailleurs. Ici, elle commence à se sentir bien. Elle flâne dans les rues, profite de la vie, découvre et vit, vit sa vie dans cet ailleurs. Elle voyage à travers le pays pour découvrir différentes régions : Paris, la Bretagne, la Corrèze et la Dordogne. Elle ne voyage jamais seule, elle est toujours accompagnée par des gens sympathiques qu'elle a rencontrés ici dans sa nouvelle vie.

Oui, voilà pourquoi cet ailleurs a soudain l'air si proche. Si proche, comme si elle avait toujours été ici, ailleurs. Si proche, comme si son adorable voisine française lui avait toujours proposé de la tarte aux prunes les dimanches en lui demandant de résoudre ses problèmes informatiques. Si proche, comme si elle avait toujours été sur ce pont. Si proche, comme si c'était sa propre langue qu'elle entendait et qu'elle parlait tous les jours. Même ses pensées et ses rêves sont désormais bilingues. Oui ! C'était la bonne décision. Malgré toutes ces larmes au début de ce grand voyage, malgré tous ces doutes.

Non, elle ne regrette rien et après ces six mois, cet ailleurs est même devenu si proche qu'elle en est tombée un peu amoureuse. Il est devenu une partie d'elle. Mais maintenant le moment est venu. Elle ne passera pas le reste de sa vie ici. Il ne lui reste plus qu'à monter dans le train pour rentrer chez elle. Elle a sa petite valise rouge avec elle : une valise pleine de nouveaux savoirs, de souvenirs incroyables et d'expériences interculturelles.

Mais est-ce que ce qui était son chez elle il y a six mois sera réellement toujours son chez elle ou est-ce que ce sera d'abord un nouvel ailleurs ?

Traduit de l'allemand par Katharina Triebner-Cabald

Sous la supervision de Régis Quatresous

Mitternachtswalzer

Da ist etwas. Ich bin mir nicht ganz sicher, was genau, aber ich spüre es. Ich spüre es, wenn ich meine Augen schließe und diese Unruhe aufkommt. Ich spüre es, wenn ich nachts allein nach Hause laufe und die Stadt eisig daliegt, in meine Melancholie getaucht. Manchmal schmecke ich es sogar: der scharfe Geschmack von Chlorwasser in meinem Mund, dann Pfefferminzfrische. Ich weiß nicht mehr genau, wie es passiert ist. Aber irgendwann ist der Spanier einfach aufgetaucht. Die Geschichten verschwimmen langsam. Da waren Emil, der mir an einem Karaoke-Abend ein Lied auf der Bühne gesungen hat. Thomas, der mir in der Bäckerei seine Nummer zusteckt. Mike aus der 5. Etage... Sie alle verschwimmen, verschwimmen zu einem einzigen Gesicht und diesem bedrückenden Gefühl der unendlichen Einsamkeit, die man empfindet, wenn jemand, den man nicht liebt, einem auf die Wange küsst und nette Sachen ins Ohr flüstert. Durch all diese Indifferenz ragt ein Gesicht, ragt hoch über die anderen hinaus. Vielleicht haben wir uns das erste Mal gesehen, als er Klavier gespielt hat. Ich wünsche mir, dass es so war. Ich wünsche mir, dass er mitten in der Fußgängerzone an seinem Klavier saß, einen Ring von Leuten um sich herum. Er zwinkert mir zu, macht eine Pause, spricht mich an.

Der Spanier. Er ist riesenhaft, um die zwei Meter groß, er trägt edle Schuhe, Pianistenschuhe, und eine weite Lederjacke. Er wischt sich das Haar aus dem Gesicht mit einer schwungvollen, fast femininen Geste. „Im nächsten Jahr möchte ich nach Italien reisen“, erzählt er mir bei unserem ersten Treffen. Er war schon in Frankreich, Deutschland und Spanien. Er fährt mit seinem Klavier im Bus, spielt in einer Stadt, schläft auf der Rückbank oder bei einer Frau, die er kennen gelernt hat. Am nächsten Tag zieht er weiter, fährt früh los, einen Kaffee, schwarz, ungesüßt. „Und was machst du, wenn du nicht auf deiner Tour bist?“, frage ich ihn und trinke etwas von meinem Wein. Wir sitzen in einem kleinen Café, es ist eine nebelige Novembernacht, wir sind praktisch allein. Die Kellner räumen schon auf, einer singt gedankenlos vor sich hin und poliert das Besteck, jemand ruft von hinten aus der Küche: „Haben wir noch Servierten vorne?“ „Ich möchte BWL studieren. Ich war auch schon im Büro bei Herr Marquez, wir haben ein bisschen geredet, ich muss nur noch warten, bis das nächste Jahr losgeht. Weißt du, irgendwann möchte ich mal mein eigenes Unternehmen gründen, und dafür brauche ich erstmal ein paar Informationen.“ „Wer ist Herr Marquez?“ „Er ist der Studienkoordinator. Ich bin einfach in sein Büro gegangen, habe geklopft und gesagt: Ich brauche ein paar Informationen.“ Ich bin verwirrt, ein wenig erstaunt. „Und was für ein Unternehmen möchtest du gründen?“ „Na, das weiß ich noch nicht, aber keine Sorgen,

mir wird schon noch etwas Gutes einfallen!“ Er streicht sich sein Haar mit dieser schwungvollen Geste aus dem Gesicht, beginnt, voller Begeisterung über Psychologie und Feminismus und verschiedene Kulturen zu reden. Ich komme nicht ganz mit, ich sehe nur, wie er seine Luftschlösser malt, immer höher und höher aus diesem Café heraus in ein Leben voller Reichtum und Glorie, gefüllt mit skizzenhaften Weltanschauungen. Meine Schatten kriechen aus den Ecken des Cafés, diese Fremde in meinem Herzen, Einsamkeit in jeder Begegnung.

Als ich von der Toilette wiederkomme, sitzt er an dem alten Klavier, das in dem Café steht. Bisher eher aus Gründen der Dekoration, aber nun sitzt er an dem Schemel und improvisiert federleichte Jazz-Melodien. Ich setze mich mit einem Stuhl zu ihm und betrachte seine riesigen Hände. Er spielt das Titellied von „Das wunderbare Leben der Amélie“ und fordert mich anschließend auf, auch etwas zu spielen. Ich bereue, ihm davon erzählt zu haben. Ich habe nicht seine Leichtigkeit, seine ungetrübte Freude am Spielen. Stockend, mit zittrigen Händen, beginne ich den Walzer in A-Minor von Chopin. Dieses Stück, das sich melancholisch-schwer aufbaut und dann wieder mit einer verspielten Leichtigkeit antwortet, mein Lieblingsstück, das einzige, das ich kann, seit Jahren immer und immer wieder spiele. Der Kellner hinter mir hat aufgehört zu pfeifen, und ich kann seinen Blick in meinem Rücken spüren. Ich bin mir sicher, dass er hierher schaut, direkt zu mir, kritisch, und ich werde nervös, meine Hände werden nervös. Sie zittern, zittern so sehr, dass ich nicht weiterspielen kann. „Tut mir leid, ich... ich weiß nicht mehr, wie es weiter geht“, ich fühle mich schrecklich, mitten im Lied abubrechen, beschämt. Aber ohne ein großes Drama daraus zu machen, setzt der Spanier sich wieder an das Klavier und spielt ein fröhliches, einfaches Jazz-Lied. Die Kellner klatschen.

„Er ist verrückt“, sagt Marie. Marie ist meine Zimmer-Nachbarin im Wohnheim, ihre Haare duften nach Zitrone und sie hat einen wunderbar schrägen Humor. Manchmal rauchen wir nachts auf meinem Fensterbrett und beobachten das Blinken der Baustellen, dann reden wir über dies und jenes. Manchmal fragt Marie diese Fragen, über meine Vergangenheit, dann beginnt mein Herz zu rasen, ich spucke einige Fragmente aus und mir wird übel von der Zigarette. Ich schweige so lange, meine Finger, die die Zigarette halten, zittern leicht, bis Marie mir eine von ihren Zitronen-Umarmungen gibt. Ich blicke auf, in ihre Augen, die Stille ist nicht unangenehm, sondern voller Verbundenheit und obwohl das alles keinen Sinn ergibt, habe ich das Gefühl, dass sie versteht. „Hörst du? Er ist verrückt, dein Spanier!“, sagt sie und grinst. Wir sitzen an meinem Fenster, diesmal nicht nachts, sondern sonnige

Novemberromantik. Er steht unten im Hof, mit seinem Klavier, und spielt für das ganze Wohnheim und die Fußgänger, die zufällig vorbeilaufen. Er spielt den Soundtrack von „Das wunderbare Leben der Amélie“ und ein paar andere Stücke, die man vom Hören kennt. Er ist fröhlich, sein Kopf wippt mit, seine Pianistenschuhe klopfen schnell im Takt auf den Boden, er spielt voller Elan in großen, runden Armbewegungen. „Wo bist du, Mia?“, ruft er und sucht die Hausfassade nach meinem Gesicht ab. Ich bin mir nicht ganz sicher, was schlimmer ist: Hier oben zu bleiben oder mich vor allen Leuten als die Gesuchte zu outen. Den meisten Leuten gefällt es, einige ältere Damen lächeln selig, Jugendliche machen Videos mit ihren Handys. „Was soll ich machen, Marie?“, frage ich sie, mit einem Hauch Verzweiflung. „Geh!“

Wir teilen uns sein Bett, 90 Zentimeter, in der Ferne der Nacht die Lichter und das Kreischen der Katzen. Er summt leise vor sich hin, ganz tief in der Brust, die Augen geschlossen. Ich weiß nicht so recht, was ich denken soll. In meinem Kopf rotiert es, das Gefühl, dass etwas falsch ist, das Gefühl, dass ich mich in einem Raum-Zeit-Loch befinde, ohne Gravitation, ohne die basalen physikalischen Regeln. Ich fühle mich wie ein Gegenstand, der seit Jahren durch den Weltraum fliegt und vielleicht noch nie wirklich einem anderen Wesen begegnet ist. Er atmet nun gleichmäßig, er sieht zufrieden aus und seine Brust ist warm. Er versucht, mich zu umarmen, und ich überdenke die Möglichkeit, meinen Kopf auf seiner Brust abzulegen, mich umarmen zu lassen, so einzuschlafen. Bevor ich eine Entscheidung treffen könnte, hat er mich in genau diese Situation gebracht und nun liege ich da, mit dem Kopf auf seiner warmen, friedlich atmenden Brust. Ich fühle mich, als würde ich ersticken. 90 verdammte Zentimeter! Mit einem 2-Meter-Riesen! Ich rappele mich auf, wühle mich hervor aus den Decken und Gliedmaßen, hole mir ein Glas Wasser am Waschbecken. Der Geschmack nach Chlor. Ein Hauch Pfefferminz? Die Schatten in der Ecke beginnen, sich auf mich zuzubewegen, flüstern mir durch die Dunkelheit zu, ich soll herkommen, was hast du denn, du bist die Schönste, du gehörst mir. „Nein!“, schreie ich, und da steht er plötzlich vor mir, der Spanier, und ich sehe nur nackte Haut, nur Fleisch, und aus einem Reflex heraus lasse ich das Wasserglas auf den Boden fallen, es zersplittert, ich schreie einmal kurz auf. „Was hast du denn?“, seine Worte dringen durch einen seltsam dumpfen Filter zu mir, es fühlt sich irgendwie nicht real an. Ich beginne hastig, meine Klamotten vom Boden aufzusammeln, streife meinen Pullover über, wo verdammt ist die Unterhose? Warum ist es immer so schwer, die Unterhose zu finden? „Warte doch!“, sagt er, „Was hast du denn plötzlich?“ „Nichts, nichts“, murmele ich vor mich hin und bücke mich, um meine Schuhe zu binden. „Sag mir,

was ich falsch gemacht habe“, er versucht, meine Hand zu greifen, aber ich gebe ihm diesen haltlosen Blick, diesen Blick voller Leere und tauche die Welt und ihn in meine Melancholie.

Ich laufe schnell die Treppen hinunter, ich habe es eilig. Als ich draußen bin, halte ich inne. Die Nacht ist eisig und klar, ich atme die frische Luft, schließe meine Augen für einen Moment und fühle mich wieder zurückversetzt ins Hier und Jetzt. Hinter mir öffnet sich die Tür – er trägt keine Socken und sieht irgendwie verwühlt aus. „Jetzt warte doch eine Sekunde“, sagt er und greift mit beiden Händen nach meinem Gesicht, dass ich ihn ansehen muss. „Was hast du denn?“ Ich sehe ihn an, sehe ihn vielleicht zum ersten Mal wirklich in die Augen. „Ich... es tut mir leid. Manchmal überwältigt mich das alles... Es tut mir leid, wenn ich verrückt war.“ „Was, ich verstehe nicht. Wie meinst du das, überwältigen?“ Ich versuche mich abzuwenden, ärgerlich, dass er nachbohrt, er wird es nicht verstehen. „Nein, warte doch mal“, sagt er. „Manchmal... Manchmal wird mir auch alles zu viel. Als ich hierhergekommen bin und die Sprache nicht gesprochen habe... Weißt du, was ich gemacht habe?“ Ich zucke mit den Schultern. „Gib mir dein Handy“, sagt er. „Was, warum das denn?“ „Gib es mir einfach!“ Also gut. Er tippt etwas ein, als ich ihm zusehen will, zieht er es weg. Zieht mich an sich heran. Chopin: Der Walzer in A-Minor. Er hebt mich in die Luft, wirbelt mich einmal im Kreis herum und setzt mich dann wieder auf dem Boden ab. „Na, kannst du tanzen?“, fragt er und wir machen ein paar Tanzschritte, laufen auf dem Platz hin und her. Ich kann es nicht glauben, er will mit mir tanzen? Seine Luftschlösser, seine Realitätsferne... Seine Dreistigkeit. Das Stück baut sich langsam-melancholisch auf. Ein Windstoß wirbelt all das Laub um uns herum in die Höhe, die Blätter segeln in der Luft. Wir tanzen. Er sieht mir in die Augen und zum ersten Mal vielleicht sieht er mich an, taucht mich und seine Welt in Leichtigkeit... In diesem Moment möchte ich ihm glauben, dass die Welt eigentlich ganz einfach ist, dass man manchmal ein Risiko eingehen muss, dass man alles erreichen könnte... Die Blätter regnen auf uns herab, der Wind rauscht in den Häuserklüften, wir werden immer schneller. Am großen Finale hebt er mich noch einmal in die Luft und wirbelt mich herum, meine Tasche entgleitet mir auf den Boden, irgendwo fliegt ein Vogel panisch auf, eine unruhige Flatterbewegung, der Himmel über unseren Köpfen taucht uns in sanfte Dunkelheit und zum ersten Mal habe ich das Gefühl, dass ich in meinem Weltall einem Wesen begegnet bin.

Dann kommt der Frühling, außerdem Alexandre, Julien und Luca. Ich sitze mit Marie auf meinem Fensterbrett und wir rauchen Zigaretten, sie hat ihr Studium abgebrochen und sich in ein Mädchen verliebt. Manchmal reden wir über den Spanier, wie er abrupt aufgetaucht und wieder verschwunden ist, wie er draußen vor unserem Wohnheim mit seinem Klavier stand.

Manchmal sprechen mich die Leute noch immer darauf an, „Na, was war denn mit diesem Klavierspieler?“ und dann weiß ich meistens nicht, wie ich antworten soll. Manchmal erfinde ich kleine Geschichten wie „Er spielt jetzt in Madrid in der ganz hohen Liga“ oder „Er studiert BWL und konzentriert sich mehr auf andere Dinge“ oder „Sein neues Lieblingsstück ist die Mondscheinsonate von Beethoven“.

Der Sommer neigt sich dem Ende zu und ich bereite mich auf eine neue Etappe vor, laufe ich durch die Innenstadt. Die Bäume färben sich rot und orange, in der Luft liegt diese Frische, der Geruch nach Baumrinde, und es ist noch immer dieselbe Stadt, die mich begleitet, nur ich verändere mich. Dann spielt plötzlich jemand Klavier. Intuitiv weiß ich sofort, dass er es ist. Die Leute haben einen Kreis um ihn gebildet. Ich stelle mich zu seinen Zuschauern, ein bisschen in den Hintergrund, und frage mich, ob er mich sehen wird. Sollte ich mich in die erste Reihe stellen und darauf warten, dass er mich erkennt? Ich beobachte ihn, wie fröhlich er aussieht, seine Schuhe klopfen schnell im Takt auf den Boden, er spielt voller Elan in großen, runden Armbewegungen. Die Haare sind länger geworden, fallen ihm ein wenig ins Gesicht und hin und wieder streicht er sie mit dieser schwungvollen Bewegung zur Seite. Er spielt das Titellied von „Das wunderbare Leben der Amélie“ und leichte Jazzmelodien, Stücke, die man vom Hören kennt. Er sieht so unbeschwert aus und ich frage mich, ob wenigstens eine von meinen kleinen Lügengeschichten über ihn wahr ist. Ich frage mich, wie vielen Frauen er in der Zwischenzeit begegnet ist und ob er in Italien war. Das kann ich mir gut vorstellen: Wie er spielt zwischen all den ehrwürdigen Gebäuden, und vielleicht einem Mädchen zuzwinkert, ihr mit seinem Klavier folgt bis sie sich in ihn verliebt. Ich beschließe, nicht auf sein Zwinkern zu warten und wende mich zum Gehen. In diesem Moment beginnt er, den Walzer in A-Minor von Chopin zu spielen, baut langsam dramatisch auf, antwortet in verspielten Triolen, spielt und spielt, bis zu der Stelle, an der ich damals im Café gespielt habe und beendet dann das Stück mit einer fröhlichen Jazz-Interpretation.

Ich drehe mich um.

La valse de minuit

Il y a quelque chose. Je ne suis pas tout à fait sûre de ce que c'est exactement, mais je le sens. Je le sens lorsque je ferme les yeux et que cette agitation monte en moi. Je le sens lorsque je rentre à pied seule la nuit et que la ville est là, glacée, plongée dans ma mélancolie. Parfois même, j'en ai le goût : le goût âcre de l'eau chlorée dans ma bouche, suivi de la fraîcheur de la menthe poivrée. Je ne sais plus exactement comment c'est arrivé. Mais un beau jour, l'Espagnol est apparu. Les histoires s'estompent lentement. Il y avait Emil, qui lors d'une soirée karaoké a chanté pour moi sur la scène. Thomas, qui me glisse son numéro à la boulangerie. Mike du 5^{ème}... Tous s'estompent, se confondent pour devenir un seul visage et ce sentiment déprimant de solitude infinie que l'on éprouve quand quelqu'un que l'on n'aime pas nous embrasse sur la joue et nous murmure à l'oreille des gentillesse. À travers toute cette indifférence se détache un visage, bien distinct des autres. Peut-être nous sommes-nous vus pour la première fois lorsqu'il a joué du piano. Je souhaite que ça ait été ainsi. Je souhaite qu'il ait été assis à son piano au milieu de la zone piétonne, un cercle de gens autour de lui. Il me fait un clin d'œil, marque une pause, s'adresse à moi.

L'Espagnol. Il est gigantesque, dans les deux mètres, il porte des chaussures fines, des chaussures de pianiste, et une veste de cuir. Il écarte les cheveux qui lui cachent le visage d'un geste plein d'entrain, presque féminin. « L'an prochain, j'aimerais aller en Italie », me raconte-t-il lors de notre première rencontre. Il a déjà été en France, en Allemagne et en Espagne. Il prend le bus avec son piano, joue dans une ville, dort sur un banc ou chez une femme dont il a fait la connaissance. Le matin suivant, il reprend son chemin, s'en va tôt, un café, noir, sans sucre. « Et qu'est-ce que tu fais quand tu n'es pas en tournée ? », demandé-je avant de boire une gorgée de vin. Nous sommes assis dans un petit café, c'est une nuit brumeuse de novembre, nous sommes pratiquement seuls. Les serveurs débarrassent déjà, l'un d'entre eux chantonne distraitemment, pour lui-même, et astique les couverts, quelqu'un crie depuis la cuisine au fond de l'établissement : « On a encore des clients devant ? » « J'aimerais étudier l'économie. J'ai déjà été au bureau de monsieur Marquez, nous avons discuté un petit peu, il ne me reste plus qu'à attendre le début de l'année prochaine. Tu sais, un jour, j'aimerais bien créer ma propre boîte et pour ça, j'ai besoin d'informations. » « Qui est monsieur Marquez ? » « C'est le coordinateur universitaire. Je suis simplement allé à son bureau, j'ai toqué et j'ai dit : j'ai besoin de quelques informations. » Je suis perdue, un peu étonnée. « Et quel genre de boîte tu aimerais créer ? » « Bah, ça, je ne le sais pas encore, mais pas de soucis, je finirai bien par trouver quelque chose de bien ! » Il écarte les cheveux qui lui cachent le visage de ce geste plein d'entrain, commence à parler avec enthousiasme de psychologie, de féminisme et de différentes cultures. Je ne le suis pas tout à fait, je le vois juste construire ses châteaux en Espagne, de plus en plus loin de ce café, vers une vie pleine de richesse et de gloire, remplie d'esquisses de visions du monde. Mes ombres rampent hors des recoins du café, cette étrangeté dans mon cœur, la solitude à chaque rencontre.

Quand je reviens des toilettes, il est assis au vieux piano du café. Jusque-là, l'instrument servait de décoration, mais à présent l'Espagnol est assis sur le tabouret et improvise des mélodies de jazz aussi légères qu'une plume. Je m'assois près de lui sur une chaise et contemple ses mains gigantesques. Il joue le générique du *Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, puis m'invite à jouer quelque chose moi aussi. Je regrette de lui en avoir parlé. Je n'ai pas sa légèreté, son plaisir sans réserve de jouer du piano. Hésitante, les mains tremblantes, j'entame la *Valse en la mineur* de

Chopin. Ce morceau dont la lourde mélancolie va crescendo, puis laisse place à une légèreté enjouée, mon morceau préféré, le seul que je sois capable de jouer, que je joue encore et encore, année après année. Le serveur derrière moi a cessé de siffler et je sens son regard dans mon dos. Je suis sûre qu'il regarde par ici, les yeux rivés sur moi d'un air critique, et je deviens nerveuse, mes mains deviennent nerveuses. Elles tremblent, tremblent tellement que je ne parviens pas à continuer. « Désolée, je... je ne sais plus la suite. » Je me sens affreusement mal de m'arrêter au milieu de la chanson, honteuse. Mais sans en faire tout un drame, l'Espagnol se rassoit au piano et joue une mélodie de jazz simple et joyeuse. Les serveurs applaudissent.

« Il est fou », dit Marie. Marie est ma voisine dans la résidence, ses cheveux sentent le citron et elle a un humour merveilleusement décalé. Parfois, la nuit, nous fumons au rebord de ma fenêtre et observons les lumières clignotantes des chantiers, puis nous parlons de tout et de rien. Parfois, Marie me pose ces questions, sur mon passé, et alors mon cœur commence à s'emballer, je lâche quelques bribes d'information et la cigarette me donne la nausée. Je me tais si longtemps que les doigts qui tiennent ma cigarette tremblent légèrement, jusqu'à ce que Marie m'entraîne dans une de ses étreintes au citron. Je lève les yeux, les plonge dans les siens, le silence n'est pas désagréable, mais plutôt empreint de communion et, bien que cela n'ait pas de sens, j'ai l'impression qu'elle comprend. « Tu m'entends ? Il est fou, ton Espagnol ! », dit-elle en souriant. Nous sommes assis à ma fenêtre, cette fois-ci non pas la nuit, mais lors d'une journée pittoresque baignée du soleil de novembre. Il est assis en bas dans la cour, avec son piano, et joue pour toute la résidence et pour les piétons qui passent par hasard. Il joue le générique du *Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* et quelques autres morceaux que tout le monde connaît. Il est joyeux, sa tête se balance en rythme, ses chaussures de pianiste battent promptement la cadence au sol, il joue avec beaucoup d'enthousiasme en faisant de grands arcs de cercle avec ses bras. « Où es-tu, Mia ? » lance-t-il en parcourant des yeux la façade de la bâtisse à la recherche de mon visage. Je ne suis pas tout à fait sûre de ce qui est pire : rester là-haut ou révéler à toute l'assemblée que je suis celle qu'il cherche. Ça plaît à la plupart des gens, quelques vieilles dames sourient d'un air béat, des adolescents filment avec leur téléphone portable. « Je fais quoi, Marie ? » lui demandé-je avec une pointe de désespoir. « Vas-y ! »

Nous nous partageons son lit, 90 centimètres, lumières et feulements de chats dans le lointain nocturne. Les yeux fermés, il laisse échapper de doux ronflements profonds. Je ne sais pas vraiment quoi penser. Dans ma tête, ça tourbillonne, le sentiment que quelque chose ne va pas, le sentiment de me trouver dans une faille spatio-temporelle, dépourvue de gravitation, des règles de base de la physique. J'ai l'impression d'être un objet qui flotte depuis des années à travers le cosmos et n'a peut-être encore jamais vraiment rencontré un autre être. À présent, il respire régulièrement, il a l'air heureux et son torse est chaud. Il essaye de m'enlacer, et je considère la possibilité de poser ma tête sur son torse, de me laisser enlacer, de dormir ainsi. Avant que je puisse prendre une décision, il m'a attirée exactement dans cette situation et me voilà maintenant allongée, la tête sur son torse chaud qui respire paisiblement. J'ai l'impression d'étouffer. 90 centimètres, bon sang ! Avec un géant de 2 mètres ! Je me ressaisis, me tortille hors de la couverture et de l'emprise de ses bras, me sers un verre d'eau au lavabo. Ce goût de chlore. Une touche de menthe poivrée ? Les ombres dans les recoins commencent à se déplacer vers moi, leurs chuchotements traversent l'obscurité pour m'inviter à les rejoindre, qu'est-ce que tu as, tu es la plus belle, tu m'appartiens. « Non ! » crié-je, et tout d'un coup, il est debout devant moi, l'Espagnol, et je ne vois plus que de la peau nue, que de la chair, et par réflexe, je laisse tomber le verre d'eau, il éclate au sol, je crie subitement. « Qu'est-ce que tu as ? » Ses paroles passent au travers d'un étrange filtre sourd avant d'arriver à mes oreilles, on dirait

presque que ce n'est pas réel. Je commence à rassembler à la hâte mes vêtements au sol, enfile un pull-over, où est cette satanée culotte ? Pourquoi est-ce que c'est toujours aussi dur de trouver la culotte ? « Attends ! » dit-il. « Qu'est-ce qui te prend, tout à coup ? » « Rien, rien », murmure-je pour moi-même avant de me baisser pour lacer mes chaussures. « Dis-moi ce que j'ai fait de mal », il essaie de saisir ma main, mais je lui lance ce regard abyssal, ce regard rempli de vide, et les plonge lui et le monde dans ma mélancolie.

Je dévale les escaliers à la hâte. Une fois dehors, je m'arrête. La nuit est glaciale et claire, je respire l'air frais, ferme les yeux un moment et me sens à nouveau de retour dans l'ici, dans le maintenant. Derrière moi s'ouvre la porte – il n'a pas de chaussettes et a l'air bouleversé. « Attends un peu » dit-il avant de prendre mon visage entre ses mains pour m'obliger à le regarder. « Qu'est-ce que tu as ? » Je le regarde, pour la première fois peut-être, véritablement dans les yeux. « Je... je suis désolée. Parfois, je suis submergée par tout ça... Je suis désolée, j'ai craqué. » « Quoi, je ne comprends pas. Que veux-tu dire par « submergée » ? » J'essaie de me retourner, irritée qu'il insiste, il ne comprendra pas. « Non, attends un peu », dit-il. « Parfois... Parfois, moi aussi ça m'arrive de me sentir dépassé. Quand je suis arrivé ici et que je ne parlais pas la langue... Tu sais ce que j'ai fait ? » Je hausse les épaules. « Donne-moi ton portable », dit-il. « Quoi, pourquoi ça ? » « Donne-le-moi, c'est tout ! » Bon, d'accord. Il tape quelque chose, quand j'essaie de regarder, il l'éloigne de ma vue. Il m'attire à lui. Chopin : la *Valse en la mineur*. Il me soulève, me fait tourner une fois dans les airs et me repose au sol. « Dis, tu sais danser ? » demande-t-il, et nous faisons quelques pas de danse, allons et venons sur la place. Je n'y crois pas, il veut danser avec moi ? Ses châteaux en Espagne, son manque de réalisme... Son audace. La lente mélancolie du morceau va crescendo. Un coup de vent envoie tourbillonner toutes les feuilles mortes autour de nous, les fait s'élever vers les cieux, planer dans les airs. Il me regarde dans les yeux et pour la première fois peut-être, il me voit vraiment, plonge mon être et son monde dans la légèreté... À cet instant, j'aimerais le croire, croire que le monde est au fond très simple, qu'on doit parfois prendre un risque, que tout est à portée de main... Les feuilles pleuvent sur nous, le vent gémit dans les interstices qui séparent les maisons, nous allons de plus en plus vite. Au moment du grand final, il me soulève à nouveau dans les airs et me fait tourner, ma sacoche m'échappe et tombe au sol, quelque part un oiseau s'envole, pris de panique, un battement d'ailes anxieux, le ciel au-dessus de nos têtes nous plonge dans une douce obscurité et pour la première fois, j'ai l'impression d'avoir rencontré un être dans mon cosmos.

Ensuite arrive le printemps, et avec lui Alexandre, Julien et Luca. Je suis assise avec Marie sur le rebord de ma fenêtre et nous fumons, elle a interrompu ses études et est tombée amoureuse d'une fille. Parfois, nous parlons de l'Espagnol, comment il est apparu et a disparu de nouveau, comment il a joué de son piano devant notre résidence. Parfois, les gens m'en parlent encore. « Dis, il s'est passé quoi, entre toi et ce pianiste ? » et la plupart du temps, je ne sais pas comment répondre. Parfois j'invente des petites anecdotes du genre « Maintenant, il joue à Madrid parmi les plus grands musiciens », ou bien « Il étudie l'économie et se focalise sur d'autres choses » ou encore « Son nouveau morceau préféré est la *Sonate au Clair de lune* de Beethoven ».

L'été touche à sa fin et je me prépare pour une nouvelle étape, je traverse le centre-ville à pied. Les arbres se teintent de rouge et d'orange, l'air porte cette fraîcheur, l'odeur de l'écorce, et c'est toujours la même ville qui m'accompagne, il n'y a que moi qui change. Et puis tout à coup, quelqu'un se met à jouer du piano. D'instinct, je sais tout de suite que c'est lui. Les gens

ont formé un cercle autour de lui. Je me joins à ses spectateurs, un peu en retrait, et me demande s'il me verra. Dois-je me placer au premier rang et attendre qu'il me reconnaisse ? Je l'observe, il a l'air heureux, ses chaussures frappent le sol d'un rythme rapide, il joue avec beaucoup d'enthousiasme en faisant de grands arcs de cercle avec ses bras. Ses cheveux sont plus longs, ils lui retombent un peu sur le visage et, de temps à autres, il les écarte de ce geste plein d'entrain. Il joue le générique du *Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* et des mélodies de jazz légères, des morceaux que tout le monde connaît. Il a l'air si serein et je me demande si au moins un de mes petits mensonges sur sa vie est vrai. Je me demande combien de femmes il a rencontrées au cours de cette période et s'il est allé en Italie. Je me l'imagine bien : il joue entre les vénérables bâtiments et peut-être qu'il fait un clin d'œil à une femme, la suit avec son piano jusqu'à ce qu'elle tombe amoureuse de lui. Je décide de ne pas attendre son clin d'œil et fait demi-tour pour m'en aller. C'est à ce moment qu'il entame la *Valse en la mineur* de Chopin, dont la mélodie dramatique va lentement crescendo, répond par des triolets enjoués, joue et joue encore jusqu'au passage qu'autrefois, dans le café, j'avais joué et conclut ensuite le morceau par une joyeuse interprétation de jazz.

Je me retourne.

Traduit de l'allemand par Vianney Bossé
Sous la supervision de Régis Quatresous